

## Truman CAPOTE, *De sang-froid*

« *Et le sang de CAPOTE bout dans ses veines* »

### *Postface*

Je suis né Truman Streckfus PERSONS, le 30 septembre 1924 à La Nouvelle-Orléans, Louisiane, plus grande ville de l'État et lieu de bouillonnement artistique et musical. Ma famille comprenait ma mère, Lillie Mae FAULK, mon père, Arch PERSONS, et moi-même, jusqu'à mes cinq ans. Maman et papa se disputaient. C'était parfois si violent que je me mettais à hurler. Je crois que c'est à cette période que ma mère a fait connaissance avec l'alcool. Mes parents me laissaient souvent seul le soir et la nuit, dans des chambres d'hôtel, enfermé à clef. J'étais terrifié. Je pleurais. J'ai vécu ma petite enfance dans la crainte permanente de l'abandon. Ensuite, ma mère m'a confié à ses trois cousines et leur frère. Ils se sont bien occupés de moi. Papa et maman me manquaient. J'ai toujours ressenti cette douleur au fond de moi. Ce manque ne m'a pas aidé à grandir. J'étais petit, efféminé, maniéré, avec une voix haut perchée. Malgré tout, je crois pouvoir dire que j'ai eu une enfance heureuse. Je ne vivais plus à la maison, mais papa et maman continuaient à se disputer. Ça s'est terminé par une séparation. Je crois que c'était en 1931. Ma mère est partie vivre à New-York. Elle y a rencontré un cubain, Joseph (Joe) CAPOTE, avec qui elle s'est remariée. Maman a insisté pour que je revienne vivre avec elle. J'ai fini par accepter. Joe était gentil avec moi, et comme mon père ne donnait plus signe de vie, Joe a décidé de m'adopter. C'est comme ça que je me suis appelé CAPOTE. Ma mère buvait toujours beaucoup. Je découvrais mon homosexualité. J'ai fait mes études à la Greenwich High School. J'y ai rencontré Catherine WOOD, ma professeure d'anglais. Elle a reconnu chez moi un certain talent pour l'écriture. Elle m'a encouragé à écrire. Elle m'a défendu auprès des autres professeurs. J'étais très faible dans les autres matières. Je crois que j'aurais mal tourné si je ne l'avais pas rencontrée. À cette époque, j'étais mal dans ma peau. Même si je vivais avec ma mère, mes angoisses d'abandon ne me quittaient pas. Je me sentais seul. Différent. Plus sensible, plus intelligent. À partir de 1942, j'ai travaillé comme pigiste au *New-Yorker*. J'y ai publié mes premières nouvelles. En 1945, je suis reparti à La Nouvelle-Orléans. J'avais besoin d'écrire. J'ai toujours été hanté par mon père. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, ni pourquoi il n'a jamais cherché à me revoir. *Les Domaines hantés* est paru en 1948. Il ne m'a pas permis de l'exorciser. Mais grâce à lui

j'ai rencontré Jack, l'autre homme de ma vie. Je n'ai pas compris tout de suite pourquoi l'affaire du quadruple meurtre de Holcomb avait retenu mon attention. J'ai presque immédiatement décidé d'en faire un livre. Je voulais inventer un nouveau genre, le « roman de non-fiction ». Je crois que j'y suis parvenu. Le *New-Yorker* m'a autorisé à partir enquêter sur les lieux du drame. J'y ai passé plus de cinq ans. J'ai interrogé les témoins. J'ai étudié les rapports de police. Et j'ai rencontré les deux assassins, Richard, dit Dick, HICKOK, et Perry SMITH.

### *Volte face*

Perry SMITH ... Perry SMITH est né Perry Edward SMITH, le 27 octobre 1928 à Huntington, comté d'Elko, Nevada, « *qui se trouve en pleine brousse pour ainsi dire* ». Sa famille comprenait son père, sa mère, son frère Tex Jr., ses sœurs Fern et Barbara, et lui-même. Durant un temps, son père fabriquait de la gnôle de contrebande. Perry SMITH croit que c'est à cette période que sa mère a fait connaissance avec l'alcool. Ses parents se disputaient. Il se souvient d'une lutte particulièrement violente au cours de laquelle son père s'est mis à battre sa mère. Il avait eu affreusement peur. En fait, tous les enfants avaient été terrorisés. Ils pleuraient. La violence faisait partie du quotidien de Perry SMITH. Battu par son père, humilié par son frère. Sa mère trompait son mari avec un employé nègre, Sam. Perry SMITH imagine que son père savait ce qu'il se passait, ou s'en doutait. Ça s'est terminé par une séparation. Sa mère a alors emmené les enfants à San Francisco. Il croit que c'était en 1935. À San Francisco, Perry SMITH a enchaîné les mauvaises fréquentations. Il n'a fait que s'attirer des ennuis. Il était « *aussi libre et sauvage qu'un coyote. Il n'y avait ni règlement, ni discipline, ni personne pour (lui) enseigner ce qui était bien et ce qui était mal* ». Perry SMITH a alors été envoyé en maison de correction. Il y mouillait son lit toutes les nuits. Cela lui valait d'être battu, injurié et moqué par la surveillante et tous les autres garçons. Chaque nuit était pour Perry SMITH un cauchemar. Il en est resté marqué à vie. À l'âge de seize ans, il s'est engagé dans la marine marchande puis, en 1948, dans l'Armée. Son manque d'instruction se faisait alors cruellement sentir. Cela a attisé la haine et la rancœur qu'il avait pour les autres. Perry SMITH est devenu bagarreur. Il a connu ses premiers passages devant les tribunaux. Condamné à une peine de cinq à dix ans pour vol qualifié, cambriolage et évasion, il a confié : « *j'ai eu le sentiment qu'on avait été très injuste avec moi. Je me suis aigri pendant*

que j'étais en prison ». Perry SMITH a été arrêté le 2 janvier 1960 pour le quadruple meurtre de la famille CLUTTER à Holcomb, dans le Kansas.

### *Face à face*

Ma première rencontre avec Perry SMITH m'a marqué au fer rouge. Je m'attendais à voir une brute épaisse. J'ai vu un homme-enfant, un avorton. Assis sur sa chaise, ses pieds n'arrivaient même pas jusqu'au plancher. Il m'a raconté son histoire. Il disait qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond chez lui. Il disait qu'il n'y était pour rien, que c'était quelque chose qu'il avait eu en naissant. Il en voulait pour preuve sa famille. Sa mère, une alcoolique, était morte étouffée dans ses vomissures. Sa sœur, Fern, s'était suicidée. Son frère avait acculé sa femme au suicide et s'était tué le lendemain. Une enfance marquée par la brutalité et le manque d'intérêt dont faisaient preuve son père et sa mère. Comme moi. J'ai senti que ça me touchait. Perry disait qu'il n'avait aucun respect pour les gens qui n'arrivent pas à se maîtriser sexuellement. Les gens comme Dick. Ils avaient failli en venir aux mains lorsque Dick avait informé Perry qu'il voulait violer la fillette CLUTTER avant de la tuer. J'ai senti que Perry SMITH commençait à devenir humain à mes yeux. Dans le rapport de police, j'avais lu qu'il avait eu « *un lien émotif avec ses victimes* », qu'il avait eu pour elles, « *même en les exterminant, une certaine tendresse dénaturée* ». Il y avait aussi cette histoire de boîte à matelas : « *Pourquoi les meurtriers avaient-ils pris la peine d'aller chercher la boîte à l'autre extrémité du sous-sol et de l'étendre sur le plancher devant la chaudière si ce n'était dans l'intention d'installer Mr. CLUTTER plus confortablement, de lui fournir, tandis qu'il contemplait le couteau qui s'approchait, une couche moins rude que le ciment froid ?* ». Dans leur funeste entreprise, Dick avait été empêché par le bon côté de Perry. Perry, ce bon vieux Perry au cœur d'or... C'est comme ça que Dick le décrivait. Même la gardienne de prison en a témoigné : « *Son écureuil, pour sûr qu'il s'ennuie de Perry. Il vient continuellement à la cellule à sa recherche. J'ai essayé de lui donner à manger, mais il ne veut pas avoir affaire à moi. Y'a que Perry qu'il aimait* ». Je me rendis compte que je comprenais Perry SMITH. Je comprenais sa violence. Je comprenais sa haine pour les autres. Je comprenais les blessures qu'il trainait. Parce que nous avons vécu la même enfance. J'ai pris conscience que Perry SMITH était l'homme que je serais devenu si je n'avais pas eu la littérature dans ma vie. Perry SMITH était mon ombre. Je crois qu'à partir de ce constat, ma

fascination pour lui ne connut plus de limites. Je me sentais attiré. Aspiré. Ce fut le début d'une amitié. Malsaine. Nous avons entretenu une correspondance durant plusieurs années. Jusqu'à son exécution à vrai dire. Nous parlions de tout et de rien. Surtout de rien. Il n'était pas très cultivé. J'ai pris conscience que lui et moi avions rencontré deux femmes qui avaient changé le cours de notre existence. Moi, Catherine WOOD, ma professeure d'anglais. Perry SMITH, sa surveillante de maison de correction. Catherine WOOD m'avait mis dans la lumière. Perry SMITH avait sombré dans les ténèbres à cause de sa surveillante. Je crois que c'est à ce moment-là que nos vies ont basculé. Qu'elles n'ont pas connu le même destin.

Perry SMITH a été pendu le mercredi 14 avril 1965. Son cœur a cessé de battre à 1h19. Dans ce couloir de la mort, j'ai rencontré mon double obscur. Je crois aussi que j'y ai perdu mon âme. Et la face. La façade. Perdue face à ce miroir que me tendait Perry SMITH. Je ne sais pas si je ne m'en remettrai.

*Pour cette critique, j'ai imaginé que le scripteur qui s'exprimait était Truman CAPOTE. Il s'agissait ici pour lui d'écrire une postface à son œuvre, en réponse aux questions que « De sang-froid » souleva à l'époque de sa sortie. Elle représente en quelque sorte une tribune libre, Truman CAPOTE s'expliquant alors sur ses motivations. Elle pourrait à ce titre être publiée dans la rubrique littéraire d'un grand quotidien tel que le « New-Yorker » par exemple.*

*Mon lecteur est une personne que le sujet du livre de Truman CAPOTE, et la manière dont il a été traité, auraient interpellé. Il chercherait alors à en savoir davantage sur les conditions de sa rédaction.*

*Dans un premier temps, j'ai donc rédigé une sorte d'autobiographie de Truman CAPOTE, à la manière de celle écrite par Perry SMITH, sur le même ton, dans le même style. En effet, dans « De sang-froid », le Dr JONES, psychiatre volontaire pour examiner les deux accusés, avait suggéré à ces derniers de rédiger à son intention une déclaration autobiographique.*

*Dans un second temps, j'ai repris cette autobiographie « rédigée » par Perry SMITH, afin de la relier à celle de Truman CAPOTE. L'idée était de mettre en évidence les similitudes des parcours de vie des deux hommes.*

*Enfin, dans ma troisième partie, je me propose d'expliquer la fascination de CAPOTE pour SMITH par leur relation en miroir. En mettant en évidence que pour CAPOTE, c'est une*

*rencontre autour de l'art, et plus précisément de l'écriture, qui l'a sauvé, lui permettant de ne pas connaître le funeste destin de Perry SMITH. Encore que.*